Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 10 (1980)

Heft: 2

Rubrik: Nouvelle de Martine Châtel : cache-cache

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Cache-cache

Nouvelle de Martine Châtel

Il faut grimper, sac au dos, pendant une bonne heure. On traverse la forêt fraîche et sombre, le bruit du torrent se fait de plus en plus éloigné, et puis on débouche dans la lumière verte. Couleur de vanille, les trois chalets du Pro d'Aulph, blottis entre les mélèzes, gardent l'entrée de la petite vallée suspendue. Elle est toute ronde et secrète, protégée par une chaîne de rochers: c'est comme le bout du monde. Derrière les chalets de l'alpage, toute seule, la chapelle blanche. Et derrière la chapelle, les pâturages, avec, au-delà, ce que l'on appelle le Plan des Fontaines. A la fonte des neiges, il s'y forme des centaines de petites cascades et de lacs minuscules qui lui donnent son nom. Ils sont juste assez profonds pour s'y baigner. Lise se roule sur le ventre, puis sur le dos. L'herbe rèche l'étrille, l'herbe douce la caresse. Le soleil reflété par le miroir de l'eau l'éblouit. Le souffle coupé, elle s'ébroue: l'eau paraît brûlante tant elle est glacée. Quand Lise en a le courage, elle reste quelques secondes sans bouger, immergée, à plat dos sur l'herbe qui tapisse le lac miniature. Elle cueille, du bout des doigts, comme une Ophélie, les fleurs magiques qui fleurissent dans l'eau, pareilles à ces mille fleurs emprisonnées dans le cristal des presse-papiers. Ces bains, dont elle ne parle à personne, sont un rite. Dès qu'elle arrive de Paris, chaque été, aux vacances, elle file au Plan des Fontaines. Elle enlève son vieux short bleu et son tricot et se plonge nue dans le lac glacé. Elle rit tout haut et se roule comme une otarie. Exaltée par ce baptême païen, elle ressort, scintillante, rose vif, claquant des dents. Elle se sent audacieuse, admirable. Le lycée, le métro, ne lui collent plus au corps.

Cet été, Lise va avoir quinze ans. Et cet été, elle va découvrir Giovanni.

Giovanni est bûcheron. Ils sont plusieurs Italiens à faire des coupes dans les forêts voisines. Lui, il loge chez Angeline. Il couche au fenil et mange la soupe du soir avec elle. Lise le voit lorsque, à la tombée de la nuit, elle arrive, tenant à la main son falot vacillant et le bidon où Angeline versera, à travers le tamis noirci, le lait mousseux encore tiède. Lise évite de regarder le bel Italien, elle reste debout, elle ne trouve rien à dire. En partant, elle butera contre le seuil. Angeline lui donne des bourrades et l'observe de ses petits yeux malins.

Angeline est bergère. Elle a trois vaches à elle et une demi-douzaine d'autres que les fermiers d'en-bas lui confient pour les mois d'été. Elle est toujours la première à «emmontagner». Avant même que les neiges aient disparu du vallon d'en-haut, elle monte, accompagnée de son troupeau: vaches, chèvres, cochon, poules et chats. Le chien Bouboule ferme la marche. Angeline ne craint pas d'être seule à l'alpage pendant deux ou trois semaines. Elle n'a peur de rien. Elle n'a qu'un désir, c'est d'abandonner sa vieille sœur grincheuse et son frère saoulard, tous deux ses aînés, et de vivre tout l'été à sa guise. Quand elle dit: «Ah, ça m'a bien ennuyée de laisser ma sœur...», tout le monde sait que ce n'est pas vrai. Son menton, sa lèvre, frémissent un peu comme quand on dit un mensonge et que ça vous donne envie de rire.

Angeline est grande et sèche et agile. Sa voix rauque déraille, dérape. Quand elle parle, les sons chavirent, les plus graves jusqu'à des aigus incroyables. Surtout quand elle crie après ses chèvres — qu'elle aime mais qu'elle appelle «charognes de bêtes» — ou quand elle s'exclame. Elle s'exclame souvent. Tout la surprend et les choses constamment l'indignent ou la ravissent. Les enfants s'amusent à l'imiter mais ils n'y arrivent pas bien.

Quand Lise vient «au lait», le soir, avec Renée et Agnès, la bergère les presse de rester. Elle leur dit: «Vous avez bien le temps...» Elle leur demande, en riant de sa bouche édentée, si elles ont peur de s'asseoir. Elle dit: «Oh, c'est pas bien beau chez moi, oh non, c'est pas bien beau» et elle chasse les chats et les poules pour faire de la place. Alors les enfants s'asseyent un moment et Angeline leur verse du lait de chèvre tout chaud, écœurant. Mais il faut bien le boire pour ne pas lui faire de la peine, à Angeline, puisqu'elle croit qu'elles aiment ça.

Quand Giovanni n'est pas là, Lise s'attarde. Elle est fière qu'Angeline lui parle en patois. Mais quand l'Italien est dans la cuisine, Lise ne supporte pas sa présence. Il est tellement beau, avec sa chemise ouverte sur son torse magnifique. Lise n'ose pas rencontrer ses yeux. Il ne parle pas beaucoup, il ne sait pas bien le français, mais Angeline et lui se comprennent. Ils rient ensemble. Il lui sculpte des objets en bois mais elle dit qu'ils sont trop beaux pour s'en servir. Elle les pose sur un tablard. Il grave des initiales, des myosotis, des cœurs, des edelweiss sur les bols et les louches qu'il lui a faites. Un joli tabouret à traire, tout blanc, tout neuf, reste dans un coin.

Dans la cuisine de la bergère, l'odeur de l'étable arrive par bouffées chaudes. Et ça sent aussi le café réchauffé et la soupe au cochon. La lampe à pétrole, tachetée par les mouches, éclaire la table mais le reste de la pièce est obscur. Lise voit les belles mains brunes de Giovanni qui prennent le petit verre d'alcool de gentiane et puis qui le reposent. Dans la pénombre, son sourire et son regard luisent doucement.

Dehors, Lise fait tout pour éviter Giovanni. Mais parfois, lorsqu'elle l'aperçoit de loin, grimpant le sentier qui mène à la forêt, alors elle le regarde. Il est très abrupt, ce sentier, et l'Italien le monte plus vite que n'importe qui. Il vole plus qu'il ne marche. Tout le monde, au village, porte de grosses chaussures, mais lui, il porte des pantoufles de velours grenat. Elles sont retroussées du bout, comme des babouches orientales. On dirait qu'elles sont ailées et que c'est grâce à elles qu'il va si vite. Il rit quand on lui demande s'il ne préférerait pas avoir les chevilles maintenues par de bons souliers montants. Il rit et il répond: «C'est bien *cossà.*» Il est adorable quand il dit «cossà». Le soir, lorsqu'il revient du travail, Lise le regarde dévaler les pentes comme l'amoureux du Cantique des Cantiques. C'est un des seuls passages de la Bible qui ne soit pas trop barbant: «Je vois mon bien-aimé qui saute de colline en colline...» C'est tout à fait Giovanni, ça.

Les garçons du village, c'est bien autre chose. Même quand ils vous demandent d'être leur bonne amie, ça reste des copains et c'est tout. Avec eux, Lise n'est pas farouche. La nuit, parfois, elle enjambe la fenêtre de sa chambre et elle va les rejoindre, derrière la chapelle: c'est là qu'ils gardent les vaches lorsque le soleil a tapé trop dur pendant la journée. Il y a Narcisse, Fernand, Ulysse, Gilbert, et son frère le grand Joseph. Ils ont allumé un feu et sa clarté guide Lise. Mais le sentier est noir. Lise trébuche sur les racines et les cailloux. Elle a un peu peur mais ça fait partie du plaisir. Elle prend sa place dans le cercle, autour du feu. On chahute un peu mais on ne parle guère. On se surveille du coin de l'œil. On évite ou on recherche le contact d'un genou ou d'une épaule. Joseph enveloppe Lise de sa veste qui est toute chaude et sent fort le garçon et l'étable.

Gilbert se cure les ongles avec son Opinel. Narcisse dort, couché en rond,

sur un vieux sac. Ulysse roule des cigarettes et les distribue: elles sont toutes mouillées de salive et s'allument mal. La jaquette de Joseph glisse plusieurs fois des épaules de Lise et il la remet en place. La bouche collée à la veste de laine, il lui souffle dans le dos pour la réchauffer et ça la brûle presque. Quand Lise veut repartir, les garçons la retiennent, ils la tirent en arrière, la font tomber. Echevelés, les joues rouges, ils la maintiennent un instant au sol puis l'aident à se relever et la laissent partir. De loin, elle les entend rire. Elle sait qu'ils la préfèrent aux autres filles mais elle sait aussi qu'ils se moquent d'elle derrière son dos. Ça n'a pas d'importance: les garçons sont comme ça. De retour dans son lit très froid, Lise pense à Giovanni avant de s'endormir. Elle invente une histoire, tous les soirs la même: ils se rencontrent par hasard dans la clairière. Il met ses mains sur les épaules de Lise et lui avoue son amour. Elle ne sait pas ce qui se passe après car elle s'endort toujours à ce moment-là.

Les soirs de pleine lune, les jeunes organisent d'immenses parties de cache-cache. Ce soir, ils sont toute une bande. C'est parce qu'il y a bal au café de l'alpage: certains garçons, qui étaient montés pour venir danser, ont décidé au dernier moment de se joindre à eux. Il y en a même deux ou trois grands qu'on ne connaît pas. On délimite le territoire du jeu. On compte pour voir qui c'est qui s'y colle. Ça tombe sur Gilbert. La lumière de la lune baigne tout le paysage mais à l'ombre des chalets, des rochers et des arbres, c'est tout noir, on n'y voit rien. Les filles poussent déjà des cris et chacune fait promettre à une autre qu'elle ne la quittera pas. Gilbert compte à toute vitesse: il faut se dépêcher de trouver une cachette.

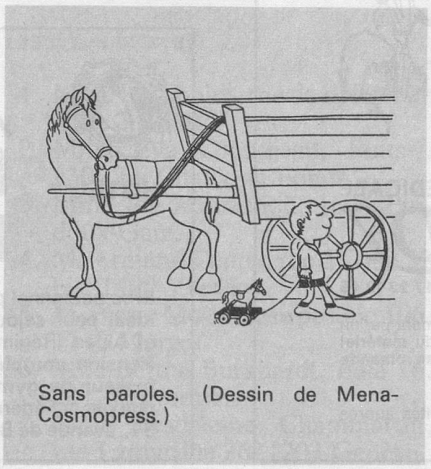
Renée et Lise courent se mettre à l'ombre du grand érable. A travers les branches, on voit la lune tout émiettée par les feuilles. C'est très joli. Mais Lise veut trouver une cachette plus sûre. Pendant leur course, elles évitent les plages de blancheur pour ne pas être vues. Agnès, cachée toute seule dans la grange à Buttet, les entend et les supplie de la rejoindre. Elles se blottissent toutes les trois juste derrière la porte. Elles pourraient se cacher tout au fond: elles y seraient presque introuvables. Mais il faut guetter Gilbert, savoir qui sera découvert en premier.

On dirait la fin du monde. Tous les êtres humains ont disparu. Les rochers sont des maisons en ruine et les sapins des navires dans un grand chantier naval abandonné. Lise chuchote tout ça à Renée qui lui pouffe dans le cou en disant: «Tais-toi, tais-toi, je vais mourir.» Mais Agnès, elle, se bouche les oreilles en répétant: «Si tu crois que tu me fais peur avec tes conneries...» Mais c'est vrai, tout est différent, il y a des bosses claires et des creux noirs qui ne correspondent à rien. Le paysage est immobilisé, gelé, transfiguré par la pleine lune qui flotte, tout là-haut.

Gilbert a fini de compter. Il cherche. Des branches craquent, des pommes de pin se détachent et tombent, un oiseau réveillé s'envole: il y a sûrement un ou deux garçons perchés dans le sapin derrière la grange.

Quand un joueur est découvert, Gilbert doit le toucher. (Il ne suffit pas de dire: «Je t'ai vu.») Alors ils deviennent alliés et cherchent ensemble. Ce qui fait qu'au bout d'un moment il y a tout un groupe d'enfants qui recherchent ceux qui sont encore cachés. Le jeu devient très confus. Si une voix vous dit: «Viens te cacher avec moi», il faut se méfier. C'en est peut-être un qui veut vous faire sortir de votre trou et puis vous empoigner en vous disant: «Tu y es.» On ne peut avoir confiance en personne. C'est pour ça surtout qu'on tremble dans son coin. Mais quand on est trop bien caché, on finit par s'ennuyer. On a envie d'être trouvé et de courir avec les autres.

Tout d'un coup, un cri aigu. «Ça c'est Marie, c'est la voix de Marie, ça», dit Renée. «Oui, y a qu'elle pour gueuler comme ça», dit Agnès, sa sœur. Au nord du chalet d'Angeline, sur les pâturages décolorés par la lune, comme sur une scène de théâtre, deux ombres chinoises toutes noires se poursuivent. L'une, c'est la grosse petite Marie qui pousse des cris de dindon. L'autre, on ne sait pas. Ce doit être un d'en-bas, un qui était venu pour le bal. Il paraît beaucoup plus grand que les jeunes de l'alpage. Ou bien c'est un des Italiens? A ce moment-là, d'autres ombres surgissent: des garçons attrapent des filles qui se débattent. Certaines se dégagent, échappent, puis se font reprendre, se font enlacer, se font embrasser. On les entend haleter, rire, crier. Les garçons leur bondissent dessus pour leur faire peur, pour les serrer dans leurs bras.



Sans paroles. (Dessin de Mena-Cosmopress.)

Lise, Renée et Agnès sortent de la grange. Elles aussi veulent être poursuivies. Mais aussitôt la lune les éclaire. D'invisibles, les trois filles deviennent bien nettes aux yeux de tous, comme prises par les feux d'un projecteur. Affolées, elles se mettent à courir dans tous les sens pour échapper aux trois ou quatre joueurs qui surgissent. Celui qui choisit de poursuivre Lise, c'est le grand, celui qui, tout à l'heure, avait effrayé la petite Marie. Il court à grandes enjambées. C'est passionnant de ne pas savoir qui c'est. Mais il faut fuir: Lise n'est pas de celles qui se laissent prendre exprès.

L'inconnu l'a rejointe. A bout de souffle, Lise s'appuie à un tronc d'arbre et lui fait face. Mais lui, il ne l'empoigne pas, il ne la serre pas contre lui. Il détourne un peu la tête. De sa main, il caresse la joue de Lise. Sa main est rèche mais le toucher est très doux et Lise ne se demande même plus si c'est Giovanni. Elle est prête à aimer celui dont la caresse est si légère. Elle est même prête à oublier Giovanni pour aimer celui-ci. Les autres joueurs, eux, continuent à courir, à crier. Seuls, Lise et le bel étranger sont silencieux, immobiles, follement heureux.

Soudain, d'une voix tout étouffée, l'inconnu parle: «Attends, dis rien, c'est moi Angeline... J'y tiens plus, faut que j'y *alle*. Viens avec moi, dis leur rien, aux autres...»

En se cachant, circulant de tache d'ombre en tache d'ombre, elles atteignent le chalet. Dans l'étable, Angeline descend vite son pantalon pour se soulager. Les vaches fouettent de la queue. A la cuisine, on jurerait que la lampe à pétrole est allumée, tant il fait clair. Angeline y rejoint Lise, enlève son bonnet qui était si bien enfoncé et dénoue l'écharpe qui lui cachait le bas du visage. Elle a l'air toute jeune: «Dis voir, Lise, je t'ai bien eue, hein? Dis pas non. Et puis les autres gamines aussi, je les ai bien eues. Ah, j'ai bien rigolé, y avait longtemps que j'avais pas couru comme ça. Tu sais, à mon âge, on n'a plus ses jambes de vingt ans.» Elle scrute le visage de Lise de ses petits yeux vifs, tout brillants. Elle lui fait promettre de ne rien dire aux autres. Comme ça, à la prochaine partie de cache-cache, elle pourra recommencer.

Lise promet, sans difficulté.

M. C.